

Première partie :

Les enjeux théoriques de l'ajustement

La notion d'*ajustement* dans le métalangage d'Antoine Culioli

Claudine NORMAND
Université de Paris-Ouest la Défense (Paris X)

Ajustement (2)
Accommodement, conciliation.
Chercher des ajustements dans une affaire.
Littré

Je partirai de cette citation de Littré pour lui opposer une remarque légèrement désabusée de J. J. Franckel : « Ces fameux processus d'ajustement et de régulation qui permettent de croire que l'on se comprend. »¹, ce qui immédiatement nous rappelle qu'on prête à Culioli cet apophtegme : « La compréhension n'est qu'un cas particulier du malentendu ».

Ce processus d'ajustement devenu « fameux » en effet par sa fréquence dans le discours culiolien, ne figure pourtant pas dans l'index des termes métalinguistiques de sa théorie qui se trouve dans le 3^e volume de *Pour une linguistique de l'énonciation* (Ophrys 1999), et pas davantage dans l'index plus récent de ses entretiens avec Cl. Normand, *Onze rencontres sur le langage et les langues* (Ophrys 2005). C'est sans doute qu'il n'a au premier abord rien de technique et qu'on n'a pas pris au sérieux l'affirmation culiolienne « la métalangue est dans la langue », ce qui est particulièrement visible dans sa façon familière d'aborder les problèmes². En fait « l'ajustement » prend

1. In « Forme » (avec Daniel Lebaud) dans *Antoine Culioli, un homme dans le langage*, Actes du colloque de Cerisy, Ophrys 2006, p. 337.

2. En fait, le mot « ajustement » figure bien dans l'index du tome 3 de *Pour une linguistique de l'énonciation* (1999b) à la page 183, mais ne renvoie qu'au T2, p. 48 (Remarque de Catherine Filippi-Deswelle).

place dans une série de termes au premier abord plus métaphoriques que techniques, qui visent à faire saisir le langage comme activité, en particulier à travers des phénomènes si courants et souvent si tenus qu'il faut pour en réaliser l'existence un effort particulier d'attention et de manipulation. C'est ainsi que dans une séance récente de son séminaire³ il évoquait un de ces phénomènes fugaces qui passent si vite qu'on n'en prend pas conscience : en l'occurrence il s'agissait de *peu / un peu*, et des différences d'emploi de ces adverbes qui, pour modaliser une assertion, par exemple « c'est probable » ou « c'est improbable », permettent « c'est peu probable » mais difficilement « c'est un peu probable » et pas du tout «* c'est peu improbable ». Il rappelait à ce sujet l'étonnement de certains philosophes, exceptionnellement attentifs au langage, par exemple Wittgenstein, disant à propos de phénomènes de ce genre : « ça va trop vite, on ne voit rien », et il enchaînait sur Bergson : « Il est erroné de partir du stable pour aller vers l'instable », de ce qui paraît évident donc pour retrouver les processus cachés qui ont stabilisé telle forme plutôt qu'une autre toute proche, mais parfois laissent une sorte de choix, par exemple dans le cas présent « ? c'est un peu improbable », dont on pourrait dire que c'est une forme « instable » ou « métastable ». Ces deux derniers termes sont également fréquents, dans la série que j'ai évoquée, qui comporte entre autres *basculement*, *bifurcation*, *boucle*, *visée*, *frayage*, et autres expressions de la langue ordinaire impliquant le mouvement et faisant écho à la dynamique des gestes et pratiques de la vie quotidienne.

Si « la métalangue est dans la langue » il faut alors accepter qu'elle ait de la langue les ambiguïtés et approximations qui, à l'encontre de la logique et de toute tentative d'écriture universelle, la distinguent de la pure formalisation ou même de définitions bien fixées. Plus qu'elle ne définit et formalise, cette métalangue « mime » en quelque sorte l'activité de langage dans ce que Culioli considère comme un de ses traits essentiels : la *malléabilité*, terme souvent associé à *labilité*, soit les phénomènes de glissement, passage, modifications, variations, qui s'opposent à la croyance en des unités se donnant déjà toutes fixées pour une analyse qui n'aurait plus qu'à les ordonner. Le terme *ajustement* est ainsi très souvent repris par Culioli pour désigner une propriété du langage pour lui fondamentale, dont il emprunte parfois la formule à Humboldt : une « *Energieia* » ou encore « *Tätigkeit* », ce qu'on peut entendre : ça agit ça bouge, il y a du contact. Dans le

3. Toutes les remarques notées dans les séminaires de ces dernières années sont, à ce jour, inédites.

même ordre d'idées il a recours aussi au terme aristotélicien *diathigè* qui signifie « intercontact » et qu'il glose : « comme des cailloux dans une rivière, produisant usure et transformation, une sorte de "morphogenèse continue" ». Appliqué à sa méthode d'analyse, où les gloses et les paraphrases multiplient les approches du sens des énoncés, le terme *ajustement*, disant aussi bien une mise en place que les déplacements qu'elle laisse possibles, est particulièrement intéressant, par son ambiguïté même. Car on peut l'entendre d'abord comme une opération qui dispose ensemble des morceaux séparés : planches de parquet pour remplacer des planches disjointes, pièces de moteur qui doivent s'emboîter exactement, pièces taillées dans du tissu pour la confection d'un costume qui doit, pour bien « tomber », n'être ni trop large ni trop étroit, être « ajusté » donc à la bonne mesure. Mais on sait bien qu'il faut aussi quelque approximation, que les planchers doivent laisser un peu de jeu (à la différence du béton ou du bitume durs aux pieds du marcheur), que les pièces d'un moteur, même mises en place doivent pouvoir être éventuellement reprises, réajustées, voire en partie remplacées pour réparation, et qu'un costume n'est à la fois confortable et élégant que s'il permet de bouger sans faire craquer les coutures, qu'il y faut donc un peu de jeu. L'ajustement dit ainsi aussi bien la mise en place d'un ensemble que les retouches, les rectifications, le fignoilage qui permettent d'approcher au mieux le résultat visé. Deux métaphores disent bien comment il faut l'entendre :

(...) mais l'ajustement existe, c'est le problème de l'ajustement qui est posé. Parce que les gens s'imaginent que « ajustement » ça veut dire tout simplement : vous avez une prise mâle et une prise femelle, vous les mettez ensemble et puis le courant passe !...

(Culioli et Normand 2005 : 263)

(...) par exemple les planches d'un bateau, pour faire une coque. C'est ça, c'est un ajustement. (...) lorsque vous ajustez des planches parce que vous allez faire une coque de bateau ou parce que vous allez faire de la marqueterie, il est évident que votre objectif c'est de réussir votre ajustement. Vous n'allez pas dire : j'ajuste n'importe comment, ou j'ajuste de telle manière qu'il y ait des trous, des lacunes. Mais il y en a toujours ! Et dans ce cas vous êtes obligé de calfater.

Or, je l'ai déjà dit, il se trouve qu'avec le langage c'est pareil : les sujets, quand ils parlent, ils calfatent ! Ils calfatent avec, je le répète, des arrêts prosodiques, avec des particules, des expressions dont on

avait déjà parlé, comme « le mot est trop fort », comme « vous voyez ce que je veux dire ».

(Culioli 2002 : 196)

S'agissant du langage on peut donc voir d'abord ce terme comme la métaphore de l'activité *langagière* d'échange qui opère dans l'interlocution, le dialogue, toute forme de discussion où les intervenants tâchent de s'adapter aux propos des autres : les adopter, les mettre en question, les modifier, bref jouer de toute la panoplie des attitudes, de l'accord au rejet, outre le rituel des tours de parole, suivi ou transgressé. Cette « négociation » dans l'interaction, est bien connue des spécialistes de l'analyse conversationnelle, de la pragmatique ou de la sociolinguistique. Je rappelle que le point de départ de cet intérêt contemporain pour la complexité et les aléas des échanges langagiers est à situer, chez les sociologues et les philosophes anglo-saxons, du côté de la psychologie sociale, la théorie de l'action, et la dimension pragmatique de la sémiotique inventée par le « behaviorisme social » américain chez un philosophe comme G.H. Mead, édité et commenté par Ch. Morris⁴. Chez les linguistes qui se sont approprié ces notions sans s'interroger sur leur source ou en les ramenant à la tradition rhétorique occidentale, on le situera plutôt dans une réaction apparue très tôt contre le structuralisme et l'analyse immanente de la langue⁵.

Si on trouve bien chez Culioli aussi un rejet presque explicite du structuralisme qu'il voyait comme une « cage » (cf. Culioli et Normand 2005 : 68), son intérêt pour la négociation intersubjective ne relève pas des mêmes présupposés. Il a d'emblée critiqué la conception irénique de l'échange, propre aussi bien à la linguistique structurale (cf. le schéma de Jakobson) qu'à la sociolinguistique, qui pêche par ses présupposés d'harmonie possible et de sens enfin transparent. Certes il est socialement nécessaire de se mettre d'accord (ne serait-ce qu'à peu près) à coups de « calfatage », c'est le niveau du « trans-individuel », qu'il ne néglige pas, on l'a vu, et de l'« inter-subjectif » où se jouent l'image de soi, l'image de l'autre, l'image qu'on se représente de soi chez l'autre. Mais sur le terrain d'une *linguistique énonciative* on va faire surgir de tout autres questions : pourquoi dans ces transactions de paroles s'arrêter à telle forme et non à telle autre ? Comment, par quel tour et détour de langue, des co-énonciateurs arrivent-ils à stabiliser, ne serait-ce que provisoirement,

4. Sur ce courant philosophique américain, voir Normand (1985) et (1992).

5. Voir Kerbrat-Orecchioni (1980).

cette matière labile des formes dont ils disposent ? Peut-on pénétrer le mécanisme de ces assertions, hésitations, reprises, insistances ou évitements ? Dans les processus *langagiers* directement observables qu'il ne reste qu'à ordonner, quelles opérations *linguistiques* se refusant à l'observation directe peut-on supposer à l'œuvre dans ce que Culioli appelle précisément « l'énonciation », ces mêmes opérations qui ont modelé et continuent à modeler les formes des langues, qui n'existent que d'être prises dans cette continuité ? Ce sont là questions de linguiste qui ne se situent pas au même niveau que la description des étapes de l'interaction. L'objet de l'analyse n'est plus le niveau empirique des énoncés réalisés dont on peut montrer en surface l'enchaînement rhétorique, mais le support linguistique, l'activité proprement grammaticale (associant morphologie, syntaxe et sémantique), qui conditionne la production et l'interprétation des textes, dans des opérations qu'on ne peut que supposer, à travers le jeu des marqueurs qui en sont les traces visibles.

Se situant à ce niveau proprement linguistique Culioli, très loin de l'analyse distributionnelle et de ses prolongements formalisants, déploie la méthode que l'on connaît, toujours un peu surprenante : d'abord saisir un énoncé en emploi et le replacer dans une sorte de scénario qui suscite développements et gloses ; ainsi à propos du rapport à la référence :

Je vais prendre mon exemple et radoter un peu : – quelqu'un vous dit : « Tu as vu ?! Une belette ! », et vous : « Tu as vu une belette toi ? Mais ce n'est pas une belette ça ! C'est une... » et vous dites autre chose. C'est-à-dire qu'à chaque instant vous êtes en train de passer de quelque chose qui serait une référence à un existant qui vous a perceptuellement frappé, à la classe ou à la notion ; vous pourriez même ajouter : « Comme belette, dis donc, c'est un peu bizarre ! »

(Culioli et Normand 2005 : 104)

Puis il fait proliférer les cotextes et les paraphrases pour faire apparaître des problèmes :

Par exemple quand j'ai parlé de *non mais des fois !*, j'ai été amené à m'interroger sur *par hasard, des fois que*, etc. C'est-à-dire qu'on va faire une véritable analyse, pas simplement lexicographique mais lexicologique, au sens où on va essayer non pas de ramener à des sémèmes ou des sèmes, ou quelque chose comme ça, mais de

s'interroger sur les opérations cachées que nous sommes amenés à essayer de déceler. C'est beau en fait « déceler » !

(Culioli et Normand 2005 : 106)

Au cours de ces manipulations surgissent des « impossibles en langue », relevant d'opérations de régulation et d'ajustement, qu'on n'aurait pas soupçonnées en s'en tenant à l'empirique observable. À titre d'exemple je renvoie à l'article intitulé « Accès et obstacles dans l'ajustement intersubjectif » (Culioli 1999b : 91 *et sq.*) qu'il n'est pas question d'exposer complètement ici mais dont je résume le principe. Après un rappel de la position de départ – « (...) la relation entre sujets énonciateurs entraîne un ajustement complexe, parce que nous ne fonctionnons pas comme des machines pré-réglées et synchronisées qui auraient en commun un stock de représentations fixes » (p. 92) – Culioli propose « un échange banal » dont il entreprend l'analyse minutieuse ; je m'en tiendrai au début pour caractériser sa méthode bien particulière :

A. Est-ce que Paul a accepté l'offre ?

B. Tu parles, s'il a accepté !

La réponse de B peut prendre deux valeurs, distinguées par un marqueur prosodique : (1) bien sûr que oui ! (2) bien sûr que non ! On constate que B reprend la question de A au moyen de *tu parles* (A a effectivement parlé), puis il poursuit la reprise, grâce à *s'il a accepté* (l'offre) (A a effectivement demandé si oui ou non Paul a accepté). La réplique de B est donc une construction en miroir 1 de l'événement locutoire (parler), 2 de la relation prédicative <il a accepté> précédée du marqueur de bifurcation *si* (est/n'est pas le cas.)

En reprenant l'acte même de parler de A, B ne se contente pas de répondre par « oui ou par non » (sans compter « je ne sais pas » ou toute autre échappatoire). Il construit une représentation *abstraite* de la question, en la réduisant à l'une de ses catégories constitutives (ici, le phénomène sonore). *Tu parles* déclenche ainsi une cascade d'opérations : (1) On est à la pointe de la bifurcation (ni oui, ni non, donc oui *ou* non équipossibles), (2) on introduit une distance qui décroche la réponse de la question, ce qui contraint à un détour, par l'intermédiaire d'une troisième opération, à savoir (3) la construction d'une occurrence abstraite de l'interrogation dont le marqueur est *si* (...). Ce que ce jeu de détour, retour et accès provoque, c'est une force rhétorique dans la réponse,

une véhémence dans le rapport énonciatif, comme si B prenait de l'élan, par le biais de ces mises à distance.

(Culioli 1999b : 92-93)

Vous renvoyant au texte complet j'interromps ici l'énumération du détail des opérations pour signaler qu'au passage a surgi une « remarque supplémentaire » : « Si l'on ajoute *bien*, on constate que *Tu parles bien* est impossible (à signification constante) tandis que *Tu penses bien* ne fait pas problème. » Je laisse de côté l'explication de la bonne formation dans le cas de la notion « penser » (construction d'un chemin d'accès à un télos, incompatible avec la notion « parler »). L'évocation alors de *penses-tu !* conduit à la même remarque sur *penses-tu bien !* « unanimement refusé » avec les mêmes arguments métalinguistiques et l'article se poursuit sur des équivalents possibles de *tu parles* : *je veux, qu'il a accepté ; je te crois ... ; je comprends ; et comment... ; etc. ;* mais comme il faut bien arrêter Culioli conclut (non sans énumérer encore quelques équivalences (*tu ne t'imagines pas que ; comme si !...*) et ajouter une note (p. 93) sur les « marqueurs de mise à distance » avec série d'exemples à l'appui :

Ce qui est à l'œuvre ici, ce n'est pas le sens lexical (?) de *croire* ou de *comprendre*, mais la propriété formelle (...). Au sens étymologique du terme il y a « harmonie » (le sens technique est l'ajustement, le jointage), non point préétablie mais construite par l'intersubjectivité. Cette interaction complexe des formes schématiques permet de produire, sans cesse, des équivalences, des renchérissements, des rejets, des esquives (...). Comme l'écrivait C.S. Peirce : « Essayer d'arracher les signes pour atteindre leur véritable signification, c'est comme essayer de peler un oignon pour atteindre le véritable oignon ».

(Culioli 1999b : 98-99)

On a ici un aperçu du discours culiolien qui, dans le cadre d'un article, tâche de limiter ses associations et rebondissements, mais dans le cadre de son séminaire se donne souvent dans toute son exubérance. Ce texte manifeste à la fois le « foisonnement » dont tout acte d'énonciation peut être l'occasion et la particularité du commentaire métalinguistique qui cherche à le saisir. Pour faire comprendre cette situation de l'analyste devant ce qui « déborde toujours », il cite Novalis (repris par Alfred Brendel, *Le voile de l'ordre*) :

Un chaos qui apparaît à travers un voile d'ordre (...) il y a de l'ordre linéaire quand nous parlons, on ne dit pas n'importe quoi,

n'importe comment (...) d'un autre côté, c'est comme le voile, ça empêche dans certains cas de dévoiler... le chaos – j'emploie le terme avec réticence, il faut voir... – ce que j'appelais le foisonnement, la prolifération etc., qui elle même comporte un certain ordre. [Il complète par une note] Je généralise à l'activité de langage où un texte laisse apparaître sous le voile de l'ordre (syntaxe, schéma, sémantique habituelle, ajustement à autrui) le chaos épilinguistique, le miroitement en dessous dont parle Mallarmé.

(Culioli et Normand 2005 : 97)

De fait, par le biais de la glose, premier moment (interprétatif) de l'analyse, les niveaux linguistique et métalinguistique ne se distinguent plus vraiment. Non que Culioli ait oublié son exigence première de formalisation rigoureuse, comme en témoigne le rappel fréquent de l'article de 1968 « La formalisation en linguistique » (repris dans le tome 2 de *Pour une linguistique de l'énonciation*, 1999a) et la stricte séparation entre le niveau 2 – linguistique – et le niveau 3 – la formalisation métalinguistique –, simplement, dans ses recherches récentes, sa propre formalisation considérée comme acquise, n'est plus guère rappelée, sinon parfois pour clore un développement, particulièrement ramifié par de nombreux rapprochements, par une formule, une écriture, étiquetée en QNT QLT, se donnant comme le résultat d'un « calcul ». Par une sorte de retour sur la description, ou plutôt le déploiement des formes, il a surtout recours aujourd'hui à des schémas très simples qui tentent de dessiner la dynamique à l'œuvre : flèches du Temps et du Sujet, inversement orientées, moment du franchissement de la frontière, basculement, retour en boucle, bifurcation etc. Ce qu'il met en avant désormais, c'est l'engendrement des formes foisonnantes, une sorte de « fourmillement » silencieux sous-jacent aux énoncés réalisés, qui sont toujours réduits par rapport à l'activité mentale qui les nourrit. On reconnaît là le niveau de l'*épilinguistique*.

Ce niveau 1, considéré jusqu'à il y a peu comme inaccessible parce qu'inobservable, et que Culioli se contentait de définir comme activité métalinguistique inconsciente, il s'autorise désormais à tenter de le théoriser par le biais d'hypothèses sur une « rationalité silencieuse », à l'œuvre dans des processus à la fois cognitifs et affectifs, inséparables d'un engagement corporel, moteur de toute énonciation. Le terme « ajustement », combinaison d'une activité mentale et physique, trouve ici un rôle majeur, en tant qu'il dit ce qui met en place, adapte, retrouve au plus près du corps pour les faire passer en mots les

frayages, les gestes, la mémoire active des pratiques et des comportements quotidiens dont le langage relève : tordre, visser, recouvrir, ajouter, rabouter, viser, contourner, franchir, raccommoier, etc., tout ce qui fait de l'être parlant, loin du robot programmé, un foyer d'activité inventive d'adaptation permanente au monde. Cette activité physique et mentale, inséparable de l'affect, dont Culioli analyse les traces dans les marqueurs de l'énonciation (qui, eux, sont observables, si on sait les repérer), il la résume dans l'hypothèse actuelle du « geste mental », intuition plus qu'axiome défini, qu'il met à la base de l'épilinguistique :

L'épilinguistique, c'est toute cette prolifération, ce foisonnement, avec une porosité, une déformabilité qui fait que vous pouvez passer de l'un à l'autre. C'est comme une anamorphose permanente qui joue de telle manière qu'à un moment donné, pour une langue donnée, il y aura des décisions, c'est-à-dire des trajets, des choix nécessaires et, à ce moment-là, vous êtes dans le *linguistique*. Et si maintenant, en tant que linguiste, vous réfléchissez explicitement en vous mettant dans une position extérieure, par une simulation, vous allez avoir du *métalinguistique* ; ce qui fait que naturellement le métalinguistique va être dans certains cas dans la langue – la métalangue est dans la langue – mais d'un autre côté, il a un coût, il y a toujours une réduction, si on emploie *métalinguistique* au sens strict.

(Culioli et Normand 2005 : 110-111)

Suit un échange où se précise la dimension en quelque sorte « essentielle » de l'épilinguistique dans une théorie du langage et des langues où la séparation diachronie / synchronie perd sa pertinence :

NORMAND : Mais il y a aussi tout un aspect diachronique dans votre épilinguistique finalement?

CULIOLI : Oui, bien sûr. Nous sommes tous diachroniques ; nous représentons quelques centaines de milliers d'années.

NORMAND : On peut désigner aussi par épilinguistique ce qui se passe à un moment d'énonciation dans la tête du locuteur ou de l'interlocuteur ?

CULIOLI : Oui... mais je ne l'emploie pas dans ce sens (...) Non, je l'emploie comme, véritablement, une activité permanente dont nous n'avons pas conscience et qui nous fournit ses représentations qui s'entrecroisent, s'entrechoquent, etc. et qui vont faire que vous avez parfois de ces sens !

(Culioli et Normand 2005 : 111)

Suit le rappel philologique de l'histoire étonnante de l'adverbe grec *takha*, passé du sens de « rapidement » à celui de « peut-être ».

Posons que dans cette perspective l'ajustement pourrait devenir, au même titre que le geste mental, un concept central de la théorie, dans la mesure où l'activité incessante du langage n'existe que d'avoir toujours quelque chose à reprendre, à adapter, à inventer.

BIBLIOGRAPHIE

- CULIOLI, Antoine, 1968, « La formalisation en linguistique », dans *Cahiers pour l'Analyse*, 9, Paris, Seuil, 106-117; repris dans Culioli 1999 tome 2, p. 17-22.
- CULIOLI, Antoine, 1999a, *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage*, tome 2 (Collection *L'Homme dans la langue*, animée par Janine Bouscaren), Gap, Paris, Ophrys.
- CULIOLI, Antoine, 1999b, *Pour une linguistique de l'énonciation, Domaine notionnel*, tome 3 (Collection *L'Homme dans la langue*, animée par Janine Bouscaren), Gap, Paris, Ophrys.
- CULIOLI, Antoine, 2002 (2009), *Variations sur la linguistique, Entretiens avec Frédéric Fau*, préface et notes de Michel Viel, Langres, Paris, Klincksieck.
- CULIOLI, Antoine, 2006, « Ceci n'est pas une conclusion », dans Dominique Ducard et Claudine Normand (dir.), *Antoine Culioli. Un homme dans le langage*, Actes du colloque de Cerisy 2005, Paris, Ophrys, p. 366-372.
- CULIOLI, Antoine et NORMAND, Claudine, 2005, *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Paris, Ophrys.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 1980, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- NORMAND, Claudine (avec M.F. TROLLEZ), 1985, « Du pragmatisme à la pragmatique : Charles Morris », *Langages*, Mars 1985, n°77.
- NORMAND, Claudine, 1992, « Charles Morris : le rôle du behaviorisme en sémiotique », *Langages*, Septembre 1992, n°107.